

Pascal, l'inactuel

Daniel D. Jacques

Number 85, Summer 2021

Des philosophes qu'il ferait bon relire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96574ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

D. Jacques, D. (2021). Pascal, l'inactuel. *L'Inconvénient*, (85), 18–22.

Pascal, l'inactuel

ESSAI **Daniel D. Jacques**

Qu'y a-t-il encore aujourd'hui de plus neuf,
de plus moderne, de plus dépouillé,
de plus lourd de richesses que Pascal ?
Apollinaire, *Lettre à Picasso*, 11 septembre 1918

Pascal serait-il devenu un penseur inactuel depuis l'époque d'Apollinaire ? La question mérite d'être posée quand bien même ses ouvrages seraient traduits dans plusieurs pays, commentés par des cohortes d'étudiants et disséqués par une pléiade d'érudits¹. Pour répondre à cette question, il faut d'abord déterminer ce qui fait l'actualité d'un écrivain, d'un philosophe ou d'un penseur. On peut à tout le moins invoquer trois motifs distincts dans cette discussion : un auteur peut être actuel parce que son propos rejoint les préoccupations de ses contemporains, c'est-à-dire l'ordre de leurs désirs et des opinions ; autrement, un philosophe peut paraître de son temps parce qu'il contribue à la transformation du monde, en le rendant notamment plus juste ; enfin, d'autres nous diront sans doute qu'un penseur est pertinent lorsqu'il contribue à mieux nous situer dans l'histoire.

Pascal ne saurait être actuel pour le premier motif puisque toute sa pensée vise à détourner notre attention de ce que d'autres après lui qualifieront d'« affairement » dans le monde, un affairement qui n'est d'ailleurs que pur divertissement à ses yeux. Rappelons au passage qu'il fut celui qui a délaissé la gloire des grands salons parisiens pour s'installer à demeure dans une étroite cellule du monastère de Port-Royal-des-Champs. Ce « misanthrope sublime », pour reprendre le mot de Voltaire, semble bien éloigné de nous ; nous qui célébrons désormais le

« moi » dans toute la diversité de ses plaisirs. Il n'est pas davantage notre contemporain parce qu'il aurait tenté de définir les tâches propres à notre temps ; lui qui estimait que la philosophie politique ne peut apporter, au mieux, qu'un peu d'ordre dans cet « hôpital de fous » que représente toute société humaine². D'ailleurs, on remarquera que le nom de Pascal n'a été associé à aucune école de pensée, et que ses réflexions n'ont donné naissance à aucun de ces mouvements en « -isme » qui ont marqué l'histoire moderne. Il est vrai toutefois qu'il n'a pas été sans avoir de nombreux disciples qui s'attacheront à différents aspects de sa pensée : les moralistes du 18^e siècle insisteront sur le « moi haïssable », les romantiques sur la démesure de l'homme devant l'infini et les penseurs catholiques de l'époque de la Grande Guerre sur la distinction des trois ordres : ceux du corps, de l'esprit et de la charité. Enfin, Pascal de lui-même, par l'impulsion de sa pensée, n'a jamais cherché à circonscrire notre lieu dans l'histoire, toute sa fabuleuse intelligence étant tournée vers la compréhension de notre condition naturelle et la saisie de notre participation à l'Éternel. Et pourtant, j'aimerais montrer dans ces pages pourquoi Pascal demeure aujourd'hui l'un des plus actuels de tous les inactuels.

Pascal, tous ses lecteurs, d'hier à aujourd'hui, l'auront noté, fut habité d'un amour exceptionnel de la vérité. La vérité est demeurée l'objet de sa passion que ce soit dans ses travaux scientifiques, dans ses méditations philosophiques ou encore dans les disputes théologiques auxquelles il a pris part. La figure ultime de cette vérité recherchée avec tant d'ardeur sera bien sûr Dieu ; un Dieu toutefois duquel on ne s'approche jamais, au moyen de nos « lumières naturelles », que par l'examen de l'homme. Un Dieu caché – *Deus absconditus*, selon la formule de la tradition – qui ne se laisse apercevoir qu'au travers du mystère que constitue l'homme pour lui-même.

Les *Pensées*, dont il ne nous reste que les notes préparatoires et les premières esquisses, devaient constituer une apologie de la religion chrétienne. Il s'est agi ainsi d'ouvrir un chemin pour la pensée devant conduire non pas à une conversion, que Dieu seul peut susciter, mais à une disposition de la conscience propice à la foi, c'est-à-dire à la réception d'une grâce divine. Cette intention apologétique explique l'influence profonde et durable exercée par Pascal sur de nombreux auteurs chrétiens, notamment certains écrivains du renouveau catholique français comme Mauriac, Péguy et d'autres³.

Toutefois, pour favoriser un tel renversement de la conscience et ramener au plus près de la vérité annoncée par le Christ les sceptiques, qui ne croient en rien, et les dogmatiques, qui croient tout savoir sans connaître l'essentiel, Pascal utilise la philosophie et déploie une argumentation d'une implacable lucidité, de celle qui dévoile au grand jour le caractère foncièrement tragique de la condition humaine⁴. Si bien peu de lecteurs aujourd'hui s'attachent encore à scruter ses pieux propos sur les prophètes, la pénitence et les miracles, en revanche, la démonstration philosophique de nos grandeurs et misères est demeurée pour plusieurs un foyer de réflexion qui rayonne jusqu'à nous et qui influencera durablement nombre d'écrivains, de philosophes et de penseurs parmi les plus influents de l'époque contemporaine. Ceux-là découvriront, dans le grand retrait du monde quotidien accompli par Pascal, une inspiration qui les conduira toutefois vers d'autres vérités sur l'homme, voire sur l'Être de l'humain⁵.

Le grand retrait de la préoccupation quotidienne opéré dans les *Pensées* procède donc d'une visée apologétique, quand bien même son influence dans la culture contemporaine

outrépasserait cette fin. Il a cherché à montrer, sans reste aucun, l'insignifiance de nos vies pour que puisse apparaître, en creux, au milieu de notre désespérance, une autre vie autrement plus signifiante. Dès lors que les esprits se détourneront de cette possibilité salvatrice, et jugeront ainsi l'hypothèse inutile, la mise en scène de l'existence humaine offerte par Pascal acquerra un tout autre sens, certes aussi angoissant, mais appelant à un tout autre héroïsme que celui des saints et des prophètes. Quel que soit l'usage philosophique ou religieux qui sera fait de ces passages exceptionnels des *Pensées* consacrés à l'exposition de notre condition tragique, une vérité s'est imposée qui semble nous interpeller toujours avec la même puissance d'évocation.

Cette mise en perspective de notre condition s'effectue chez Pascal selon trois axes : la considération des deux infinis et celle de la finitude de notre être mortel. Pascal, en prenant appui sur les développements de la science de son temps, expose dans toute son ampleur la démesure de l'homme relativement aux espaces qui l'enveloppent : l'infiniment grand et l'infiniment petit. Ce faisant, son propos rejoint une expérience que chacun d'entre nous a pu éprouver à un moment ou l'autre de sa vie, ne serait-ce qu'en contemplant le ciel étoilé par un beau soir d'été, ou bien encore en examinant l'agitation des fourmis à ses pieds. C'est là une expérience d'une simplicité extrême et, pour ce motif, d'une formidable universalité, ce qui n'est pas sans avoir contribué à la fascination exercée par les *Pensées*.

Pascal met donc en scène d'abord notre démesure dans l'espace, concluant que « dans la vue de ces infinis tous les finis sont égaux » et deviennent ainsi « pur néant », pour ensuite ajouter une semblable disproportion quant au temps. L'étendue de notre vie dans l'histoire du monde n'est-elle pas en tout comparable à celle de notre corps dans l'univers ? Et il conclut ainsi : « Voilà où nous mènent les connaissances naturelles. Si celles-là ne sont véritables, il n'y a point de vérité dans l'homme, et si elles le sont, il y trouve un grand sujet d'humiliation, forcé à s'abaisser d'une ou d'une autre manière⁶. » L'univers que décrit Pascal dans ces passages célèbres est sans doute plus étendu que le cosmos des anciens, ne serait-ce que parce qu'il est infini, mais demeure « sans proportion », pourrions-nous dire faute de mieux, avec celui que nous a révélé la science contemporaine – celui dé-

crit par la théorie des cordes ou bien encore par l'hypothèse « multivers » imaginée par les physiciens, si bien que l'argument développé dans les *Pensées* semble avoir gagné en évidence avec les progrès de ces savoirs.

À cette première représentation de la disproportion de l'homme s'en ajoute une autre, plus essentielle encore : celle de notre esprit. « Notre intelligence, écrit Pascal, tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que notre corps dans l'étendue de la nature⁷. » En effet, la conscience de l'être humain souffre d'une égale démesure quant aux objets possibles de son appréhension. Sur cette voie, où il vise à rabattre les prétentions de la raison humaine, Pascal s'inspire librement de Montaigne. Il souligne ainsi que le monde dans son infinité ne saurait être saisi par une pensée toujours limitée dans ses capacités d'intuition et de démonstration. C'est pourquoi il conclut que « les hommes sont dans une impuissance naturelle et immuable de traiter quelque science que ce soit dans un ordre absolument accompli⁸ ». En outre, l'esprit humain ne peut appréhender au moyen de concepts toute l'incommensurable diversité des objets expérimentés par chacun. Et même s'il nous était donné d'encercler toutes ces infinités d'espace et de temps ainsi que cette diversité d'expériences par l'accumulation des savoirs acquis en commun, comme le suggère Descartes à la fin du *Discours de la méthode*, une telle profusion de discours et de théories submergerait de toutes parts les capacités effectives de notre intelligence. D'ailleurs, pour ce qui concerne ce dernier argument, nous avons pour preuve notre propre expérience : celle de notre impuissance manifeste à absorber toute l'information qui se trouve dans nos bibliothèques, et plus encore toutes les opinions et les connaissances déversées chaque jour sur la Toile. Enfin, plus fondamental encore pour Pascal, notre esprit fini ne saurait d'aucune façon prendre la mesure de l'infinité du divin, l'idée de Dieu chez Descartes, qui est le fondement de toute vérité possible. « L'homme sans Dieu, écrit-il, est dans l'ignorance de tout⁹... » Ce faisant, ce sont toutes les sciences qui se font incertaines et, en un autre sens, inutiles.

Inutiles, dis-je, car tout ce savoir ne peut aucunement nous consoler de notre insignifiance, quand bien même on se détournerait d'un tel spectacle. Et nul ne peut entièrement délivrer son esprit de la hantise de son anéantissement inéluctable. La pensée de

la mort, qui s'oppose à notre aspiration à l'éternité, désigne d'elle-même les bornes rapprochées de notre existence et la finitude essentielle de notre être. Devant un pareil destin, nos sciences – et nos arts, ajoutera plus tard Rousseau – se révèlent sans utilité, car elles ne peuvent amoindrir l'effroi que suscite la conscience de cette fin. De même, tous ces savoirs accumulés au fil de l'histoire, à commencer par ceux des philosophes, ne sauraient nous détourner de l'angoisse que suscite en nous l'expérience de notre irréductible démesure, une disproportion qui fait notre destin à tous.

En somme, il y a, pour Pascal une disproportion qui s'ajoute à celle du corps et de l'esprit et qui loge dans le cœur de l'être humain, là où l'espérance d'éternité rencontre le pressentiment de notre finitude, là où se constitue selon lui son mystère, la déchirure de toute existence. Or, il n'est aucun bonheur véritable tant et aussi longtemps que la pensée de notre démesure, de notre finitude, de notre misère, n'est pas contrebalancée par celle de notre grandeur, dans un équilibre de l'esprit dont la clé ne se trouve que dans l'expérience intime de la vérité du Christ. Le Christ, tout à la fois humain et divin, a lui seul incarné le mystère humain dans toute sa contrariété et ouvert le chemin de sa résolution dans la foi.

•

Les lecteurs familiers de Pascal reconnaîtront sans difficulté les thèmes qui ont fait pendant longtemps l'actualité de celui-ci : sa description de la condition humaine ou bien encore sa présentation du christianisme véritable. C'est par ces chemins de pensée qu'il est apparu pour plusieurs de nos contemporains comme un penseur toujours actuel. Toutefois, Pascal me semble actuel d'une tout autre façon, plus précisément par sa manière d'être moderne, voire d'inventer une nouvelle figure du moderne. Ce faisant, il a inauguré ce que j'appellerai la « guerre des modernes ». C'est pourquoi d'ailleurs la lecture de Pascal, aujourd'hui encore, nous permet de mieux nous situer dans notre propre histoire intellectuelle, même si tel n'était pas son projet.

Pascal est bien sûr un moderne, ne serait-ce que parce qu'il utilise dans l'exposé de la condition humaine les vérités rendues disponibles par le développement de la science moderne, celle inaugurée notamment par

Descartes. Tout comme celui-ci, Pascal accorde à la géométrie, première figuration d'une éventuelle *Mathesis universalis*, un rôle central dans la recherche de la vérité. Si Pascal a rabaisé la raison humaine, ce n'est pas toutefois pour la rendre totalement inutile et impuissante, comme le feront par la suite certains de ses héritiers, à commencer par Nietzsche¹⁰. Et la vérité qu'il déploie dans l'exposé des infinis qui composent l'univers procède de cette compréhension de la science. Or, la science dont il est question ici est bien celle résultant du travail effectué par la raison, au moyen de démonstrations, à partir de ce qu'il nous est donné de saisir par l'intuition : à savoir l'évidence sensible ou rationnelle. Il s'agit donc d'un savoir qui repose, en dernière instance, sur ce qui est « objectif », c'est-à-dire sur la part du réel donné en partage à chacun d'entre nous, sans qu'il soit nécessaire d'éprouver une révélation singulière ou encore de posséder une sagesse exceptionnelle. Pascal est donc moderne en ce qu'il use librement du savoir rendu possible par la vérité des modernes.

Pendant, Pascal se révèle être, sous un autre rapport, un antimoderne résolu, peut-être même le premier d'entre eux, du fait qu'il oppose à cette figure du savoir une tout autre vérité : une vérité qui résulte non pas de l'application méthodique de l'entendement, mais bien plutôt de ce qu'il nomme lui-même les « connaissances du cœur¹¹ ». Dans ce renversement de perspective, qui se veut un dépassement du froid regard du savant, Pascal n'en appelle pas toutefois à fonder, de nouveau, la Révélation en raison, à justifier la théologie au moyen de preuves naturelles, comme l'apologétique traditionnelle avant lui. Il ouvre une autre voie vers la vérité, une voie singulière qui s'enracine au plus profond de l'expérience de soi ; une voie dans laquelle s'engageront à sa suite une multitude de penseurs qui trouveront dans ces pensées le motif d'une opposition toujours plus déterminée au moderne, c'est-à-dire à l'empire de sa science, à l'emprise de sa raison et à l'univocité de sa vérité.

Pour Pascal, la raison ne s'oppose pas à la foi et peut, comme dans les *Pensées*, préparer la conscience à recevoir une autre vérité, mais il s'agit néanmoins d'une vérité qui échappe à la raison et qui cette fois ne se donne pas à tous avec la même évidence, dans un exposé objectif du monde. « Nous connaissons, écrit-il, la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le cœur¹². »

Cette dernière figure de la vérité nécessite toutefois une disposition singulière de l'âme, que d'autres, plus tard, bien plus tard, qualifieront de sentiment, de volonté ou de désir ; chaque fois, sous des termes différents, il s'agira néanmoins de faire apparaître quelle « décision » rend possible quelle vérité. Pascal peut ainsi écrire, reprenant à sa manière un adage des saints et des prophètes au sujet des vérités divines, qu'il « faut les aimer pour les connaître », et « qu'on n'entre dans la vérité que par la charité ». L'amour, qui est une disposition essentielle du « moi », une leçon que retiendra Rousseau, devient dès lors une voie non seulement possible, mais plus encore nécessaire dans la recherche des vérités dernières. Il y aurait donc, à côté de l'univers que décrit la science, voire à l'encontre de cette conception du monde, une autre vérité qui conduit l'homme sur de tout autres chemins de pensée, des chemins que fréquenteront Rousseau, Nietzsche et Heidegger, et avec eux une multitude d'antimodernes.

Pascal aura donc inventé une nouvelle manière de s'opposer à soi-même, une manière qui deviendra par la suite, chez certains de ses héritiers, une véritable détestation de soi. Ceux-là tenteront par tous les moyens de se départir de ce qu'il reste en eux-mêmes de moderne, sans jamais y parvenir. C'est en ce sens que Pascal paraît être le premier de la longue cohorte des antimodernes qui tour à tour contesteront les vérités exposées par les Descartes, Bacon et Hobbes, dans une lutte spirituelle qui s'est poursuivie au fil des générations, suscitant une clameur grandissante qui se fait encore entendre à notre époque.

Il faut savoir que l'antimoderne s'apparente à son adversaire du fait qu'il lui emprunte ses arguments contre lui-même, par exemple ceux qui fondent l'égalité de tous devant la vérité, devant l'erreur et dans le mensonge. Il est ainsi moderne dans ses moyens, voire dans sa méthode, sans l'être dans ses conclusions et encore moins dans les fins qu'il poursuit. L'antimoderne est l'ombre du moderne, et tout comme celle qui accompagne un objet sensible, il en suit et en reproduit tous les mouvements. C'est pourquoi l'histoire effective des modernes n'a jamais été le produit de leurs seuls efforts, il s'est toujours agi de la réalité résultant de la danse inlassablement recommencée entre eux-mêmes et leurs nouveaux adversaires autour de la figure de vérité qu'ils ont inventée. Et ce que nous qualifions aujourd'hui de postmoderne n'est, à tout bien voir, qu'un nouveau

pas de danse. Tous ceux-là qui logeront sur ce pan ombrageux de notre histoire seront conduits, dans ce grand refus de la civilisation moderne, à rejeter qui la démocratie, qui la science, qui la raison ; au nom diversement proclamé du cœur, de la volonté ou bien de l'Être.

Pascal est donc notre contemporain d'une manière qu'il n'avait pas envisagée, mais qui, une fois comprise, nous instruit sur ce que nous sommes devenus. On fera remarquer, non sans raison, qu'il n'y a pas chez Pascal cet engagement, cette résolution, cette fureur que l'on observe chez certains de ses héritiers. En effet, Pascal ne refuse pas le monde que s'approprient à construire ses contemporains, par la science et la technique ; il vise autrement à le surpasser. Toutefois, le risque que comporte à ses yeux ce que l'on nommera plus tard la « culture moderne » demeure celui de ne reconnaître comme vérité que celle constituée par l'accumulation de nos savoirs objectifs, une accumulation qui pourrait, à terme, rendre inaudible toute autre vérité. S'il y a bien chez Pascal une résistance au monde qui advient à son époque, c'est que subsiste dans nos vies, malgré nos conquêtes, nombreuses, une part irréductible de mystère. Or, pour lui, et bien d'autres avec lui, un tel mystère fait signe vers une vérité demeurée cachée à ce jour et justifiant le pari qui fut le sien. Quand bien même on se refuserait à faire un tel pari, il faut reconnaître que, par cette seule décision, on demeure un contemporain de l'auteur des *Pensées*.

•

Pascal apparaît donc, si l'on se donne la peine de parcourir autrement son œuvre, comme le plus actuel de tous les inactuels. Peut-être même le plus moderne des antimodernes, car, contrairement à plusieurs de ses successeurs, il n'a jamais cherché à nier entièrement la raison humaine, encore moins à rejeter les découvertes de la science moderne, bien qu'il ait souligné leurs insuffisances quant aux enjeux que comportent nos existences. Pascal, puisqu'il se situe au centre de ce qui deviendra notre querelle, nous permet d'entrevoir quel est notre lieu dans l'histoire, c'est-à-dire quelle est cette « différence » spirituelle qui nous fait être ce que nous sommes. Si Dieu et la Nature semblaient manifestes pour les Anciens, l'Homme dans sa vérité est demeuré pour nous l'objet d'une dispute inin-

terrompue. Pascal paraît donc d'une grande actualité, quelle que soit la distance morale et intellectuelle qui le sépare désormais de nous, du fait qu'il témoigne comme nul autre du caractère inusité de la guerre qui nous départage encore aujourd'hui. Ce qui prouve que la plus grande actualité pour la pensée ne se trouve pas toujours là où on croit la trouver... ■

1. Antoine Compagnon conclut à ce sujet : « Pascal n'est plus un point de fixation du débat intellectuel. » Dans « Le funeste Pascal », *Revue d'histoire littéraire de la France*, Presses universitaires de France, 2007, p. 432.
2. Discutant de la philosophie politique de Platon et d'Aristote, Pascal affirme : « S'ils ont écrit de politique, c'était comme pour régler un hôpital de fous... » *Pensées*, édition de Michel Le Guern, Gallimard, 2004, p. 97, fragment 472.
3. Enrique Sánchez-Costa, « La réception de Pascal chez les écrivains du renouveau catholique français (1890-1940) », *Courrier du Centre international Blaise Pascal*, décembre 2012.
4. Leo Strauss fait remarquer à ce propos : « Ce que dit Pascal, dans une intention anti-philosophique, au sujet de l'impuissance du dogmatisme et du scepticisme, est actuellement la seule justification possible de la philosophie qui, comme telle, n'est ni dogmatique ni sceptique et encore moins "décisionniste", mais zététique (ou sceptique dans le sens original du terme). » *De la tyrannie*, Gallimard, coll. « Tel », 1954, p. 316.
5. Par exemple, pour ce qui concerne Heidegger, on a pu affirmer ce qui suit : « La thématique de l'"anthropologie" pascalienne, celle de la "misère de l'homme sans Dieu", celle de la "condition mortelle", de l'"inquiétude" et du "péché", du "divertissement", des "puissances de l'imagination", etc. -, a constitué (avec saint Augustin) un véritable "document", et un gisement textuel de tout premier ordre pour l'ensemble de l'"Analytique existentielle et temporelle" d'Être et temps. » Gérard Guest, « Pascal, – et Heidegger lecteur de Pascal », *Les Études philosophiques*, Presses universitaires de France, n° 96, 2011, p. 47.
6. *Op. cit.*, p. 153, fragment 185.
7. *Ibid.*, p. 157.
8. *Ibid.*, p. 579.
9. *Op. cit.*, p. 2, fragment 71.
10. Sur la filiation entre Nietzsche et Pascal, à bien des égards déterminante, voir l'étude de Jean Vioulac, « Nietzsche et Pascal. Le crépuscule nihiliste et la question du divin », *Les Études philosophiques*, Presses universitaires de France, n° 96, 2011, p. 19-39.
11. Antoine Compagnon va jusqu'à faire de Pascal le « critère » permettant d'identifier les antimodernes. *Op. cit.*, p. 413.
12. *Op. cit.*, p. 104, fragment 110.

Daniel D. Jacques a enseigné la philosophie au Cégep Garneau. Membre fondateur de la revue *Argument*, il a publié notamment *La fatigue politique du Québec français* (2008) et *La mesure de l'homme* (2012) aux Éditions du Boréal.